BUAIS ET SON HISTOIRE

MEMOIRES DE BERNARD DODARD

« Je me nomme Bernard Dodard, je suis né le 17 aout 1931 route de St-Hilaire, à gauche en sortie du bourg de Sainte-Anne de Buais. Mon père Victor Dodard, était charpentier à domicile son gros client était le comte De Rougé, à St-Symphorien-des-Monts il faisait ou refaisait les charpentes et couvertures des fermes du comte. Mon père était né à St-Symphorien et il fit son apprentissage chez le comte De Rougé. Ma maman Joséphine Derennes, était née également à St-Symphorien, elle était couturière chez elle ou à domicile. Mes parents se sont mariés également à St Symphorien, puis sont venus habiter à Ste-Anne de Buais. Lorsque ma maman allait coudre à domicile, elle portait sa machine à coudre sous le bras, par la suite elle eut un petit chariot à 3 roues, mais les roues étaient faites de roues en bois, alors dans les ornières, il était fréquent que les rayons se déboitent. Ma maman faisait des robes de mariée et des costumes d'hommes entre autres, ce qui me permis d'assister à beaucoup de mariages, les mariés invitaient à leur mariage la couturière et les enfants et parfois papa,

Victor Dodard et son épouse Joséphine Derennes

J'ai eu un vélo et je passais beaucoup de temps à pédaler, ce qui me permit de gagner plusieurs courses communales par la suite, je me suis inscrit au club de Mortain.

Ma scolarité je l'ai faite à l'école de Buais, en classe, j'étais un bon élève, j'ai eu comme institutrice madame Lemardelé et ensuite monsieur Piquois. Comme j'étais un bon élève et souvent complimenté par les enseignants, je passais mon certificat d'études un peu avant mes 13 ans avec une dispense, car l'âge légal était 14 ans. J'avais dans ma grande classe 2 frères particulièrement agités, les Avenel, Mr Piquois fut appelé au moment de la mobilisation générale en 1939, c'est son épouse qui le remplaça, jeune enseignante, elle n'avait pas l'autorité de son mari alors certains garçons en profitèrent de semer le désordre dans la classe, le jeune des Avenel, trempait sa plume dans l'encrier et lançait son porte-plume sur les vêtements de l'enseignante ce que je désapprouvais totalement. Certains hivers étaient particulièrement enneigés, moi habitant dans le bourg de Ste Anne, je m'en sortais bien, mais j'avais des camarades éloignées de 5 à 7 km de l'école et avec les sabots, c'était fatiguant. Chaque garçon devait avoir dans sa poche continuellement une feuille lys, lorsqu'un camarade demandait la présention de la feuille de lys et que nous ne l'avions pas il fallait faire un gage comme par exemple se mettre à genou devant une fille.

Pour mon enseignement religieux, j'ai eu le curé Jules Sauvage. Au mois de mai le mois de Marie, il fallait aller faire une prière avant d'aller en classe ont passé devant l'église et là le curé Sauvage attentait les resquilleurs qui oubliaient la prière, ce qui parfois nous faisait arriver en classe en retard, les enseignants étaient tolérants. J'avais de bons rapports avec le curé, j'apprenais bien le catéchisme et je ne lui faisais pas de vacherie. J'ai fait mes communions à Ste-Anne et ma confirmation au Teilleul. Léontine, la bonne du curé était native du côté de Cherbourg parfois, elle nous parlait en patois. Le goûter c'était une tartine beurrée et de la confiture dessus et comme boisson de l'eau, mais à la maison, c'était du cidre. Après avoir eu mon certificat d'étude primaire, mon père m'acheta un vélo, mais me dit, tu iras travailler pour le rembourser, donc il me plaça comme petit commis journalier dans une ferme au mois de février suivant un peu en avant, car la coutume était de se louer au 1er de mars. J'étais au village de la Boucherie commune du Teilleul, chez Lesselier, nourri et logé, je faisais le balayage de la maison, allait chercher le cidre, etc ... que des petits travaux. Je me souviens que parfois la nuit les souris nous passaient sur le corps, la nourriture était faite de cochon à longueur de semaine, moi je n'aimais pas et je n'aime toujours pas le cochon ni le poisson. J'étais payé 40 sous la journée. Cette expérience ne dura pas longtemps, car mon père sut que Roger Potier, un de mes camardes petit commis comme moi était loué chez Genest à Touchet, était payé à l'année 10,000 francs alors que moi le prix de mon salaire annuel était de 1000 francs ce qui me permis de rembourser dans les 2 mois de travail mon vélo qui m'avait coûté 1085 francs c'était une bicyclette d'occasion. Mon loisir, préféré pendant cette période, était les courses à vélos, je ne manquais jamais l'occasion de finir les courses communales en tête. Après cette expérience à la ferme, j'allai chez mon voisin René Lamy, qui était un expert dans le cycle et la moto et les voitures comme apprenti. Mon patron recevait les pièces de vélos et moi, je remontais ces pièces pour en faire des vélos de courses neufs de marque Arliguie. Je n'étais pas payé, je récupérais les pièces de vélos plus au moins usées et je remontais les bicyclettes que je vendais pour me faire un peu d'argent, j'y restais 1 an. René Lamy possédait une de voiture anglaise de marque Morgan, cabriolet genre voiture de course avec l'arrière en pointe.

Photo de la course cycliste de la Sainte-Anne à Buais, entre 1950 et 1960.

Mon vélo que je l'avais acheté chez Petitpierre, mécanicien de cycles au bourg de Sainte-Anne. Mon frère Roger, âgé de 5 ans de plus que moi, il est né en 1925, il est décédé cette année (2023) il avait 97 ans, en quittant l'école, il aida mon père à la charpente, puis il partit faire un apprentissage de boulanger dans l'Orne et c'est moi qui le remplaçai. Notre équipement était rudimentaire, nous n'avions pas de moyen de transport, il fallait que le client à l'aide de sa charrette vienne nous transporter les outils jusqu'au chantier, que nous le rejoignons en vélo. Le matin, mon père venait me réveiller, mais comme j'aimais bien mon lit, je restais à flemmarder, je calculais l'heure où il fallait que je sois arrivé en même temps que mon paternel, comme j'étais bon à vélo je n'avais pas de soucis pour le rejoindre. Le métier était parfois pénible surtout au moment de couvrir le bâtiment, je montais les tuiles par brassée et par l'échelle sans me tenir, j'ai fait de nombreuses chutes. Pour le bois de la charpente, il était débité par un scieur de bois habitant Buais, et il était livré sur le chantier. On travaillait 7 jours sur 7. Ma classe de 1951 ne fit pas de conseil de révision au Teilleul, on fut convoqué pour rejoindre un centre de rassemblement. (*Voir Soldat Bernard Dodard*.) Au bout des 18 mois de service militaire, je revins à Buais, mais plus question de travailler avec mon père, 7 jours sur 7 pour être payé avec un lance-pierre, comme mon frère s'était installé à son compte dans le (92, Haute - de-Seine) je le

rejoignis, j'avais fait quelques économies ce qui me permis d'acheter une moto de marque Motobécane 125 culbutée. Roger m'avait trouvé une chambre au 3é étage que l'on fut visité le samedi suivant, lorsque l'on se présenta à la porte de l'immeuble , sortait un mariage et tout suite je remarquais la fille d'honneur qui me plaisais beaucoup, cette charmante personne logée en dessous de ma chambre au 2é étage et parfois ont entamaient la conservation et fumaient une cigarette que je lui passais par la fenêtre à l'aide d'un fil, je trouvais rapidement du travail ma première embauche fut chez Citroën et j'étais passé motoriste professionnel sur la chaine des DS, tous les moteurs étaient mis au banc de teste par groupe de 48, ils étaient alimentés par le gaz.

Bernard et Liliane, son épouse.

Ont se mariaient au Chainais, petite ville proche de Versailles avec ma voisine du dessous, Liliane Richard, nous eurent un premier garçon puis un deuxiéme, on habita chez la grand-mère de Liliane et parfois à l'hôtel à cette époque, il était déjà compliqué de se loger puis on trouva un appartement à Malakoff. Je fis de nombreux boulots. Aux vacances, ont descendaient voir mes parents à Buais, avec Liliane à moto. On s'était lié d'amitiés avec les jeunes époux Junca, qui avaient repris le commerce des Petitpierre, Liliane mon épouse aidait Yvonne Junca, à servir au café

le jour de la Sainte-Anne. Il y avait du monde à la fête dont une course le matin réservé aux amateurs et l'après-midi aux licenciés, moi, je faisais celle du matin. Il y avait quelques manèges et une grande foire aux animaux sur le terrain aménagé route de Savigny-le-Vieux. J'avais aidé Claude Junca à installer le chauffage chez Mr Ozenne, boulanger qui faisait bâtir une maison à St-Hilaire.

L'occupation à Buais.

Après la Guerre, mon père est allé travailler à la reconstruction des bâtiments endommagés par la guerre, il aida à refaire la charpente et la couverture de la gare d'Arras et bien d'autres bâtiments. Il partait pour des semaines sans revenir à la maison. Je me souviens que pendant la guerre nous avions des amis Poirier, à qui on rendait visite souvent qui habitaient sur la route de St-Hilaire au village de la Manchevalerie, en St-Symphorien. On aida à creuser dans un champ un trou de 2m50 de hauteur pour en faire un abri. Pendant les bombardements sur St-Hilaire, on descendait dans l'abri par une échelle et on y restait des heures. Un jour, alors que l'on revenait de chez nos amis, on trouva la porte d'entrée de notre maison ouverte ce qui n'était pas normal, c'étaient des soldats allemands qui étaient tranquillement assis à la table à casser la croûte ils avaient fait cuire une omelette. Tout le bas était occupé, on se réfugia dans nos chambres jusqu'à temps que les squatters partent.

En 2024, nous espérons pouvoir fêter nos noces de platine, 70 ans de vie commune. »

Propos recueillis auprès de Bernard Dodard, à Julouville, le 17 novembre 2023 et le 13 mars 2024.

Photos de Bernard Dodard et Jean-Pierre Hamon.

Mise en page par Jean-Pierre Hamon, le 23 mars 2024, archives du moulin de Buais.